

Cahiers de l'Académie canadienne-française — 3. Essais critiques. Montréal, 1958.

Ernest Gagnon, s.j.

Volume 12, numéro 4, mars 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301937ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301937ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagnon, E. (1959). Compte rendu de [*Cahiers de l'Académie canadienne-française — 3. Essais critiques. Montréal, 1958.*] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 12(4), 582–585. <https://doi.org/10.7202/301937ar>

LIVRES ET REVUES

Cahiers de l'Académie canadienne-française — 3. Essais critiques.
Montréal, 1958.

Au Canada français le goût actuel porte à l'interrogation sur notre vrai visage. Du journal de collège aux préoccupations des professeurs et jusqu'à ce sénat de nos Lettres qu'est l'Académie. Seulement ce qui est au bas simple narcissisme d'adolescent devient, graduellement, auto-critique lucide et nécessaire. Ce travail, nous sommes seuls à pouvoir le mener à bonne fin. Des étrangers ne peuvent le faire, non par manque de lucidité, mais c'est nous que nous devons dégager du narcissisme séculaire et collectif propre à toute race jeune qui consent à mûrir. La vérité qu'un père possède touchant son fils ne profitera à ce dernier que quand lui-même se sera interrogé à son tour. Et puis, nous avons appris ce que valent certains jugements d'étrangers, qui nous les prodiguent d'ailleurs.

Ce *Cahier* met au net la plupart des questions fondamentales et les pose dans une maturité et une sérénité objective qui fait grande la force de l'affirmation. On ne pourra pas ignorer désormais, sur ces questions, ces travaux assez péremptoirs. Péremptoire est un mot très fort. Je ne voudrais pas exclure la discussion ni surtout le prolongement.

Roger Duhamel nous trace du journalisme, l'évolution historique autour de quelques figures principales. Et nous sentons derrière ces pages l'importance vraiment très grande de ce moyen d'expression chez nous. C'est le journal qui a, le premier, servi de véhicule aux idées. Avec l'histoire bien entendu. Notre intelligence en a été marquée. Imagine-t-on cette conjoncture avec le romantisme dans une jeune race ? Il en est résulté un goût très vif des idées au Canada. On avait toujours quelques fers sur le feu et rien ne laissait indifférent. C'est là encore et heureusement un trait de notre race.

Mais cette avidité intellectuelle porte aussi les limites de ces qualités. Les idées réagissent plus dans notre sensibilité et dans un certain sens de logique passionnée que dans une perspective de doctrine élaborée et sereine, dont les rythmes sont plus longs et plus généraux sans être pour cela moins incarnés. Aimons-nous vraiment les doctrines ? Et où les trouve-t-on ? Toute doctrine nous paraît arbitraire, tyrannique et creuse. Nous aimons l'intelligence quand elle sert à l'action immédiate. De là, à la propagande . . . De la propagande au fanatisme . . . Sur beaucoup de plans et à tous les niveaux et depuis longtemps ! A certains moments, sous un certain éclairage, tout nous paraît marqué par un esprit de propagande. Patience, la joie de l'intelligence qui opère dans le réel, mais libérée de la sensibilité, est une joie pour demain.

Je ne veux pas dire que le journalisme est responsable de cette géographie des idées chez nous. Mais il la reflète et l'alimente à la fois puisque c'est là son caractère. Il faudrait quelque chose au-dessus. Sur son plan propre, le journalisme a eu l'immense mérite de véhiculer les idées et cet autre, non moins grand, d'être demeuré canadien. Alors que presque tous les intellectuels pensaient européen et s'efforçaient de « sentir » français, le journal et l'histoire n'ont jamais boudé leur pays.

Un bon exemple de propagande musquée toute en joliesse complaisante nous est fourni par le catalogue de libraire que nous présente Hermas Bastien sous le titre de « Contes et Nouvelles ». Plus sérieux est le travail de Gilles Marcotte qui, en parcourant les chemins de l'évolution du roman, nous manifeste au long de l'horizontale de l'histoire ce qui est encore présent au long de la verticale des plans des lecteurs : du roman amour-péché au roman-racial anti-anglais, du roman-possession au roman-isolement. Marcotte tend à l'inventaire de nos mythes. Il en a le goût, c'est certain. L'exiguïté de ces pages l'en empêche. Il devrait s'y donner un jour, maintenant que son encrier s'est décanté de l'agression doctrinaire qui lui rendait jadis difficile la sérénité objective d'une information longtemps mûrie.

Le mot mythe n'a rien ici de péjoratif. Bien au contraire. Tous les peuples et chaque individu en vivent et de beaucoup plus

que des idées. Même et surtout ceux qui les pourchassent. Car entre la sensibilité vagabonde et l'intelligence désincarnée, le mythe véhicule l'univers de nos expériences affectives au cœur même du réel sous le signe de l'ambivalence. Le mythe est le premier lieu de rencontre de l'intelligence et du réel concret. Il est à la base de notre personnalité comme il est la source de toute œuvre de culture. La science n'épuise pas le réel, la philosophie non plus.

Je crois qu'on touche là un grave malentendu. On professe encore ici que dire quelque chose de sérieux, de vrai, c'est relever ou d'une science quelconque ou de la philosophie. Faire de la littérature, c'est clapoter dans le sentiment pur. Pas toujours pur ! Combien longtemps n'a-t-on pas enseigné les Lettres en fonction de la seule histoire bardée de décrets passionnés. Si encore cette ignorance n'était pas si souvent combative ? On respecte la science jusqu'au mythe et la philosophie, tant mieux. Quant à la littérature, le premier venu s'en croit maître et la traite comme une servante. Cette mentalité qui souvent loge haut, est ici un obstacle majeur à son développement.

Il faudrait aujourd'hui des intellectuels, et pas seulement des scientifiques, des hommes rigoureux et cultivés pour rechercher dans nos Lettres, le visage complexe des types humains qui s'y trouvent. Quelles traces ont laissées tout au long de notre histoire, au sein de cette nature canadienne, dans l'âme collective, les souffrances et les joies de toute existence ? Comment nous a marqués la faim, l'amour, la mort, le sacré ? Mesurer ensuite cette âme à d'autres âmes voisines ou lointaines. Face à nous, quelle est-elle l'âme de nos compatriotes anglais ou celle de nos voisins américains qui partagent avec nous ce milieu nord-américain ? Des similitudes existent, par exemple, entre nos expériences historiques et celles du sud-américain, peuple vaincu comme nous et en partie demeuré rural. Il y a un commun dénominateur nord-américain entre notre jansénisme pratique et le puritanisme en Nouvelle-Angleterre. Les sujets de mesure ne manquent pas qui nous dévoileraient notre âme située dans un universel, non pas abstrait mais géographique. Ce serait ouvrir l'avenir quelque peu.

C'est à regret que je ne fais que mentionner le travail de Guy Sylvestre. Ses pages sont excellentes et soulèvent beaucoup d'idées. Mais le texte qu'on aime le plus à sonder, c'est celui de Victor Barbeau. Il pose la question centrale. De par sa culture humaine, il comprend. Sa lucidité départage. Il a longtemps porté ces interrogations complexes. On peut le chicaner ici ou là, en particulier au sujet des « jeunes ». Comme on peut le faire pour tous les autres d'ailleurs. Il demeure que l'axe de sa réponse va au cœur de la vérité. Les commencements et l'époque romantique et la phase régionaliste, ces différentes étapes de notre évolution, sont chacune situées dans son contexte vivant : historique et géographique. Avec sagacité, il souligne les données de base que chaque génération a eu à affronter concrètement, ici, en parallèle avec ailleurs. Tout cela sonne juste et au-dessus des positions sentimentales. On ne pourra plus ignorer ces affirmations. Mais les prolonger plutôt. Ses pages sur la langue sont sagement exigeantes et d'une belle affirmation.

Je retiens une seule phrase de sa conclusion : « Imparfaites soumission à la patrie charnelle ». Voilà une vérité majeure. Notre culture ici est depuis longtemps imprégnée de sensations étrangères. Seuls les chiffres et les idées abstraites sont interchangeables dans le monde. Tout ce qui est vivant, tout ce qui est culture, s'enracine dans les sensations locales. Nous avons renié nos sensations d'homme canadien pour imaginer dans l'artificiel. Tous les romans de Malraux se situent à l'étranger, mais ce sont tous des romans français. Un livre de France porte des sensations françaises, pour nous il est nécessairement traduit, trahi sur le plan de la vie.

Voilà qui nuit au langage, qui éloigne de la culture et la freine.

L'Académie canadienne-française nous a rendu un service marquant.

ERNEST GAGNON, s.j.